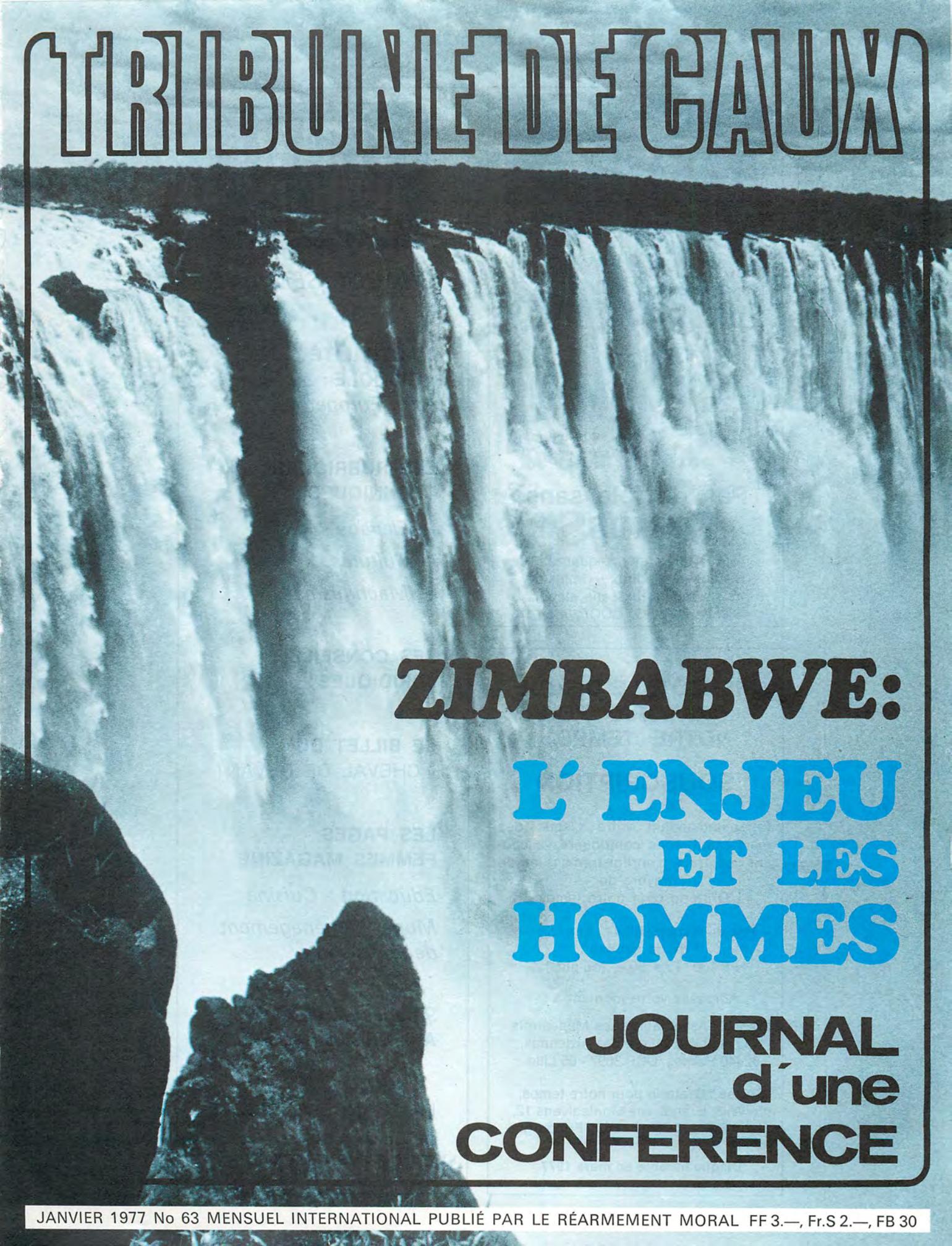


TRIBUNE DE GAUCHE



ZIMBABWE:

**L'ENJEU
ET LES
HOMMES**

**JOURNAL
d'une
CONFERENCE**



**Pas de fête sans
RIMUSS**

RIMUSS-Party, piquant :
RIMUSS-Asti, doux — le jus de
raisin mousseux sans alcool,
chez USEGO, COOP, etc.

**BIENTÔT, LE DISQUE
« ORATORIO POUR
NOTRE TEMPS »
SOUSCRIPTION**

En commandant votre disque dès
maintenant, vous contribuerez à cou-
vrir les frais d'enregistrement et de
gravure de
« L'Oratorio pour notre temps ».

Prix du disque : FF 44 ; Fr.s. 23.—

Prix de soutien :

FF 100 ; Fr.s. 50.— (ou plus).

Adressez votre montant à :

France : Association Les Ménestrels
de l'an 2000, 14, rue des Ardennes,
62440 Harnes, CCP 3697 - 05 Lille.

Suisse : Oratorio pour notre temps,
c/o Willy Brandt, rue Montsalvens 12,
1630 Bulle, CCP 17 - 6696 Fribourg.

Disque livrable en mars 1977

**LA FRANCE
AGRICOLE**

CHAQUE SEMAINE

**L'ACTUALITÉ
AGRICOLE :** *en France
et en Europe*

**LES RUBRIQUES
TECHNIQUES :**

- *Elevage*
- *Cultures*
- *Machinisme*

**LES CONSEILS
JURIDIQUES**

**LE BILLET DU
« CHEVAL DE DEVANT »**

**LES PAGES
FEMMES MAGAZINE**

*Education - Cuisine
Mode - Aménagement
de la maison*

9 pages de **PETITES
ANNONCES classées.**

LA FRANCE AGRICOLE
10, rue Martel
75480 PARIS CEDEX 10

CAHIER DE BORD

L'année Carter

L'année nouvelle semble se placer sous le signe de Jimmy Carter. Maintes décisions internationales sont gelées en attendant le nouvel occupant de la Maison Blanche. Peut-on espérer de Carter qu'il déblocquera comme par miracle l'imbroglio du Moyen-Orient, qu'il facilitera l'évolution de l'Afrique australe, qu'il revigorera les négociations sur la limitation des armements stratégiques ? La sagesse nous incite à penser qu'héritant d'un appareil administratif assez lourd, Jimmy Carter ne pourra guère gratifier le monde d'événements spectaculaires dans ces prochains mois.

Dans un article du *Monde* intitulé « Une politique étrangère plus morale », Michel Tatu avoue se méfier de l'idéalisme du président élu. Il concède — songeant sans doute à Kissinger — que la « Realpolitik » risque de couper le gouvernement d'une partie de l'opinion publique, mais il redoute l'excès d'idéalisme qui conduit à

Couverture : les chutes Victoria, frontière entre la Rhodésie et la Zambie. (Photo Sirman Press)

Afin de se conformer aux usages de la presse, les livraisons de la Tribune de Caux porteront désormais la numérotation calculée à partir du premier numéro paru. Ce cahier sera donc le N° 63.

des croisades dangereuses ou à une étroitesse des relations avec les pays qui n'ont pas le même credo politique.

Morale et réalisme sont-ils vraiment des contraires ? N'est-il pas réaliste d'essayer de définir un objectif politique vaste et généreux susceptible de faire vibrer les cordes les plus profondes de tous les hommes, sous toutes les latitudes ?

Une perspective historique n'exclut pas les petits pas. Le souci de rester dans le domaine du possible n'est pas inconciliable avec un miraculeux dépassement, toujours virtuel dans le cœur des hommes.

Il reste à espérer que Carter comme d'autres hommes d'Etat sauront allier ces deux facettes de la politique en 1977.

Paix et musique

Délaissant le temps d'une soirée son violon enchanteur, Yehudi Menuhin est venu plaider récemment devant un auditoire international la cause de la paix. Pour lui, la paix commence par la générosité, non seulement entre les individus, mais entre les peuples. « Quand une nation est à genoux, soulignait-il, voici venu le moment pour le vainqueur de faire preuve de grandeur d'âme. » Cet élan de générosité est étouffé, selon l'artiste, par trop de sécurité ou par trop de malheurs. Si la musique est un élément susceptible d'unir parfois les hommes — et ainsi de forger la paix — (il y a aussi, hélas, une musique guerrière) c'est, selon Menuhin, « parce qu'elle nous apprend à être

critiques envers nous-mêmes avant de l'être envers les autres ».

Un pas de plus

Le socialisme, estime M. Mitterrand, doit permettre de faire un pas de plus, et non un pas de moins, vers la liberté. C'est ce qu'il exprimait avec force devant les représentants de l'Internationale socialiste réunis à Genève. Mais alors comment interpréter la conclusion que donnait à son discours le nouveau président de l'Internationale, Willy Brandt, lorsqu'il déclarait que des gens comme lui avaient « renoncé depuis longtemps à l'utopie dépassée qui consiste à vouloir construire l'homme nouveau ». Propos désabusé, certes, d'un homme vaincu par les circonstances que l'on sait. Mais si le socialisme ne tente même plus d'atteindre ce but, quel sera le sens de la liberté qu'il nous propose ? On souhaiterait que M. Brandt fasse un pas de plus.

Autorité

Les journaux chinois mènent leurs enquêtes soigneusement. Ils ont trouvé avec précision le jour où la goutte a fait déborder le vase pour la trop révolutionnaire — ou réactionnaire — Chiang Ching. Ils nous assurent en effet que le 20 mars 1974, Mao Tse-toung avait dit à son épouse : « La plupart des choses que je t'ai dites depuis des années, tu ne les as pas faites, alors à quoi bon continuer à nous voir ? »

On voit que le problème de l'autorité au sein du couple se pose dans tous les régimes, et de la façon la plus désespérément bourgeoise.

Méridien

Responsable de la publication : Jean-Jacques Odier. Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danièle Matileier, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth. Administration et diffusion : Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Floutu, Hélène Golay, Marcel Seydoux. Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie : Corbaz S.A., Montreux.

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros) :

France : FF 40. Suisse : Fr. s. : 24.—, Belgique : FB 380. Canada : \$ 10.—. Autres pays par voie normale : FF 45 ou Fr. s. 30.—, Pays d'outre-mer, par avion : FF 55 ou Fr. s. 32.—. Prix spécial étudiants, lycéens : FF 20 ; Fr. s. 15.— ; FB 200. Verser le montant de l'abonnement : France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49. La Source. Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne. Belgique : au Réarmement moral, 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »). Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5. Zone franc d'Afrique : par mandat de 2750 francs CFA (abonnement avion) ou 2250 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

TRIBUNE DE CAUX
Suisse : Case postale 3, 1211, Genève 20
France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Rude face à face à Genève :
nationalistes rhodésiens
et tenants du pouvoir blanc.
L'enjeu est de taille ;
il dépasse de beaucoup
la naissance laborieuse
du Zimbabwe indépendant

JOURNAL D'UNE CONFERENCE

par Paul-Emile Dentan et Daniel Mottu



Nous ne savions que fort peu de choses sur la Rhodésie. Et voici que, jour après jour, au cours d'entretiens, à travers des silences, des cris du cœur, des prières, des regards, la réalité de ce pays nous a pénétrés. La Rhodésie, pour nous, ce sont maintenant des hommes — nos frères — et nous ne pourrons plus jamais rester indifférents à ce qui se passe sur ce coin de terre africaine.

23 octobre. A cinq jours de la date fixée pour l'ouverture de la conférence, Ian Smith, chef du gouvernement rhodésien, et quelques-uns de ses ministres arrivent par avion spécial des South African Airways. L'ambassadeur britannique, Ivor Richard, qui doit présider la rencontre, arrive demain.

Mais où sont les Africains ? Ceux-ci se concertent en toute hâte à Lusaka. On a réveillé au milieu de la nuit Joshua Nkomo, chef d'une faction de l'African National Council (ANC), pour lui remettre le fameux plan Kissinger. Il devait donner sa réponse dans la journée ! Ce n'est pas ainsi que les Africains entendent être « consultés ». Quant à l'évêque Muzorewa, chef de l'autre faction de l'ANC, et à Robert Mugabe, porte-parole des guerilleros, ils ne connaissent du plan du secrétaire d'Etat américain que ce qu'en a dit la presse.

Le retard des Africains suscite la colère d'un commentateur blanc de la télévision rhodésienne qui déclare à qui veut l'entendre : « Pourquoi donc ne sont-ils pas encore là ? Pensent-ils que nous avons du temps à perdre ? Nous, nous avons un pays à gouverner. » Mais justement, le moment est venu pour les blancs de Rhodésie de transmettre ce pouvoir à d'autres mains, ou de le partager. La conférence s'annonce mal.

« Ramenez-nous une solution »

25 octobre. Les Africains arrivent. Les Anglais avaient précisé qu'ils paieraient les frais de neuf personnes par délégation. Or chacune d'elles en compte une trentaine. D'autres surprises attendent Robert Vieux, le chef du protocole du canton de Genève. On attendait l'évêque méthodiste Muzorewa à l'Hôtel **Intercontinental**. Mais l'évêque a décidé que sa délégation s'établirait dans un modeste hôtel du quartier des Pâquis, où il se rend sans aviser personne !

Cependant l'**Intercontinental**, qui accueille habituellement Kissinger et les rois du pé-

Première séance de la conférence sur la Rhodésie à la salle des Conseils du Palais des Nations.

trole, est le théâtre de scènes inhabituelles. La plupart des hommes qui accompagnent Nkomo et Mugabe sortent de prison. La dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, c'était au village, dans des rencontres clandestines de nationalistes, dans la brousse peut-être. Et voici qu'ils se revoient, dix, douze ans plus tard dans le hall d'un luxueux hôtel pour enfin discuter sérieusement de l'indépendance de leur pays. On s'embrasse. Les larmes jaillissent. Ian Smith et les Anglais comprennent-ils ce que ces hommes ont vécu ?

26 octobre. Petit déjeuner avec l'un des collaborateurs de l'évêque Muzorewa. Il est encore sous le coup de la manifestation de



L'ambassadeur britannique Ivor Richard, président de la conférence : « Un miracle est requis. »

soutien qui a réuni des milliers de personnes à l'aéroport de Salisbury au moment du départ de sa délégation. Pour lui, le mandat du peuple du Zimbabwe est clair : « Ramenez-nous une solution ; nous ne voulons pas la violence. »

28 octobre. La conférence s'ouvre aujourd'hui. Les limousines noires arrivent au Palais des Nations amenant les chefs des différentes délégations. Puis, à la surprise générale, survient un minibus d'où s'extrait l'évêque et ses hommes entassés dans un seul véhicule comme c'est la coutume en Afrique !

29 octobre. Conversation approfondie avec l'un des principaux dirigeants de l'ANC. Il veut l'indépendance de son pays. Il a milité pour cette cause depuis des années. Mais il ne veut pas d'un Zimbabwe qui subisse le même sort que le Mozambique ou l'Angola. Il sait que les guerilleros, aussi respectable que soit leur esprit de sacrifice, n'en veulent pas moins imposer leurs conceptions au lieu de laisser le peuple du Zimbabwe choisir lui-même ses dirigeants et sa voie. Mais que faire ? Les blancs, par leur résistance au changement, rendent inévitable la montée des forces qui préconisent la violence !

Selon cet homme, ce qui se passe en Rhodésie n'est qu'une répétition générale en vue de l'affrontement plus décisif qui se prépare en Afrique du Sud. Si la Rhodésie pouvait trouver une solution dans la paix, cela influencerait positivement la suite des événements plus au sud. Un échec à Genève ne ferait que précipiter un affrontement de plus en plus sanglant en Afrique australe.

« Pas avant mille ans »

30 octobre. Commentaires et discussions reviennent souvent sur la même question : Ian Smith est-il sincère ? Entend-il vraiment remettre le pouvoir à la majorité noire comme il l'a annoncé dans son étonnant discours du 24 septembre, ou manœuvre-t-il, ainsi qu'il l'a fait souvent dans le passé, pour tenir aussi longtemps que possible ?

Il est vrai que l'attitude de Smith à la conférence est ambiguë. Les choses ne se passent pas comme il l'avait pensé. Il était arrivé à Genève pour discuter du plan Kissinger, et il s'est vite rendu compte que la plupart des délégués africains voulaient aller plus vite et plus loin.

N'empêche qu'il y a quelque chose d'étonnant dans la présence à Genève de l'homme qui, il y a quelque six mois, déclarait à qui voulait l'entendre qu'il ne remettrait pas le pouvoir à la majorité noire « avant mille ans ». Commentaire d'un observateur suisse : « Au moins, Smith a le courage et la dignité de rester à bord du navire, même si celui-ci coule ! »

31 octobre. Premier dimanche depuis l'arrivée des Africains à Genève. Hier, un des délégués, le pasteur Kanodereka, nous a rappelé que tous les dimanches soirs, à 18 h., un grand service œcuménique et inter-racial a lieu dans sa paroisse de Harare, aux portes de Salisbury. Serait-il possible d'organiser aussi un culte à Genève le dimanche à 18 h. ? Contact est pris avec les dirigeants de l'Eglise méthodiste qui font preuve



L'évêque méthodiste Abel Muzorewa : « ...descendre dans l'arène. »

d'une remarquable souplesse. L'organiste répond à l'appel. Des jeunes qui viennent de chanter durant le culte du matin offrent de revenir à 18 h. A l'heure dite, l'évêque Muzorewa arrive avec ses collègues. Le service est présidé par un des amis de l'évêque, qui a été libéré de prison trois jours seulement avant le départ de la délégation pour Genève. C'est la première fois qu'il officie depuis plusieurs mois et son émotion est grande. Et pourtant, on ne sent aucune amertume en cet homme.

Traduit en français, l'évêque prononce le sermon, émaillé d'images bien africaines. Il est de ceux qui sont convaincus que si « le christianisme est le sel de la terre, c'est la tâche des chrétiens de veiller à ce que le sel garde toute sa saveur », et pour cela d'être prêts à descendre dans l'arène... Quant à lui, il a nettement choisi.

4 novembre. A la conférence, le dialogue est enfin amorcé, grâce aux efforts inlassables de l'ambassadeur Richard. Mais, en dehors de l'imposante salle des Conseils du Palais des Nations, parle-t-on vraiment entre gouvernementaux rhodésiens et anglais, entre Rhodésiens blancs et noirs ? Peu, très peu, ce qui ne facilite pas les choses. Et pourtant, on a entendu un ministre de Smith déclarer en privé, après avoir rencontré l'un des Africains : « Je n'aurais aucune hésitation, quant à moi, à confier mes propres enfants à un tel homme. »

5 novembre. La presse fait état des difficultés qu'ont les délégations africaines à payer leur note d'hôtel. Situation malsaine et qui les rend vulnérables. Un chef d'Etat africain a remis une somme importante à

l'une des délégations, mais est-ce désintéressé? Tel autre a offert les locaux de son ambassade comme lieu de réunion. On dit aussi qu'une multinationale dont la réputation n'est pas au-dessus de tout soupçon, règle les factures d'une des délégations.

Aussi, la décision des gouvernements scandinaves — suédois, danois et norvégien — de prendre à leur charge les frais qui ne sont pas payés par le gouvernement britannique, vient-elle à point.

Lettre de prison

7 novembre. Un ami qui connaît intimement les gens de Rhodésie, reçoit une lettre d'une prison rhodésienne. Elle émane d'un militant nationaliste noir qui écrit ceci: « J'ai été surpris de recevoir votre message et les livres que vous m'avez envoyés. Je ne m'attendais pas à ce que vous pensiez à moi en cette heure critique. J'ai lu les livres avec le plus grand intérêt et je suis plein d'admiration pour Frank Buchman et Peter Howard. Voilà de grands hommes au plein sens du terme. Ce qui m'a frappé le plus, c'est l'amour, l'engagement et l'énergie avec lesquels ils se sont attelés à la tâche de reconstruire les hommes et les nations. Je pense que certains d'entre nous avons beaucoup à apprendre d'eux. Vous serez sans doute heureux de savoir qu'en ce qui me concerne, je vais bien et que le moral est bon. Mon plus grand ennemi est l'ennui, mais à part cela, tout va bien pour moi... »

10 novembre. Genève grouille d'envoyés spéciaux, d'observateurs, de diplomates qui tournent autour des délégations. Un ami africain, lui, s'inquiète de ce qui se passe le soir dans le quartier de la gare. Les bars y font de bonnes affaires. L'argent semble couler à flots. De jeunes hommes, dont certains se trouvaient peut-être il y a quelques semaines dans les rangs de la guérilla, déambulent dans les rues élégamment vêtus. Mais qui paie? Toutes les suppositions sont permises.

15 novembre. Il est frappant de constater que presque tous les participants à la négociation se disent croyants, même Mugabe! Le dimanche, les uns vont à l'église presbytérienne écossaise, les autres à l'église anglicane, à l'église méthodiste, ou à la messe. D'innombrables prières pour le succès de la conférence s'élèvent aussi bien

dans les villes et villages de Rhodésie qu'ici même. Mais de la prière à l'obéissance aux directives de Dieu, il y a un pas difficile à franchir... même si on va à l'église.

17 novembre. Longue conversation avec un lieutenant de Joshua Nkomo. Son « patron » est sans conteste l'un des hommes-clés de la conférence. Issu des milieux syndicaux, celui-ci a mené le combat aux côtés d'hommes tels que Kaunda, aujourd'hui président de la Zambie, Banda, le président du Malawi, à l'époque où ces deux pays accédaient à l'indépendance. Il pouvait espérer, avec quelques raisons, devenir lui-même président du Zimbabwe, mais c'est la prison qui l'attendait; il y a passé de longues années. Cependant, l'appui populaire dont il dispose aujourd'hui à l'intérieur de la Rhodésie ne semble pas comparable à celui dont jouit l'évêque Muzorewa et son mouvement. Nkomo appartient à une tribu qui, bien qu'influente, est minoritaire. Il est, d'autre part, contesté par des jeunes qui lui reprochent son « embourgeoisement » et oublient parfois ses états de service. La force de Nkomo réside par contre dans l'appui que lui apportent les présidents des pays voisins de la Rhodésie. C'est là un atout important dans la négociation.

Quelle discipline dans cette délégation Nkomo! Elle comprend de nombreux universitaires, directeurs d'écoles, économistes, et même un ancien premier ministre rhodésien de race blanche, M. Garfield Todd. Jugé trop libéral par ses pairs il y a treize

ans, il sort de plusieurs années d'assignation à résidence. Il est étonnamment libre d'amer-tume.

Pourquoi donc ces hommes ont-ils lié leur sort à celui de Robert Mugabe? Sans doute parce que Nkomo est conscient de sa faiblesse relative en Rhodésie même. Serait-ce, ainsi qu'on nous l'a affirmé, qu'il craint avant toutes choses que le Zimbabwe suive le chemin de l'Angola et qu'il préfère maintenir la façade d'une unité, même factice, avec ceux qui ont « le pouvoir au bout du fusil »? C'est un jeu risqué.

Quant à Robert Mugabe, il y a quelque chose d'assez fascinant dans sa personnalité. Son langage « révolutionnaire » impressionne ses interlocuteurs, spécialement les journalistes occidentaux, au point que ceux-ci ont souvent tendance à surestimer sa représentativité. Mugabe affirme en effet parler au nom de l'Armée de Libération basée au Mozambique et en Tanzanie. Beaucoup d'observateurs estiment qu'il n'est qu'un instrument entre les mains des chefs militaires de la guérilla et de ceux qui les arment. Ils l'utiliseront aussi longtemps qu'il servira leurs desseins en vue de l'établissement d'un régime marxiste au Zimbabwe.

A Genève, en tout cas, sa délégation n'a pas été insensible à certains charmes du confort helvétique ainsi qu'en atteste leur facture à l'Hôtel **Intercontinental**. Par la suite, Mugabe et ses hommes ont déménagé dans un établissement moins luxueux, mais ce n'était pas la fin de leurs aventures ge-



Robert Mugabe (à gauche), porte-parole des guérillas, à droite, Joshua Nkomo, vétéran de la lutte nationaliste.

Ringier



Ringier

Ian Smith, chef du gouvernement rhodésien.

nevoises. Un incendie s'est en effet déclaré dans la chambre d'un des dirigeants les plus connus de la guérilla, le commandant Rex Nkhongo. Celui-ci aurait voulu accuser ses adversaires d'avoir provoqué sa mort.

21 novembre. Merveilleuse soirée avec une dizaine de délégués africains qui sont reçus dans un foyer genevois. La mère de famille a préparé pour la circonstance des poulets et de la « tsa-tsa » (qui ressemble à notre polenta), mets que les Africains savent, car il contraste avec l'ennuyeuse nourriture (« pommes de terre et saucisses », disent-ils), qu'ils sont bien forcés de consommer à leur hôtel. Après le repas, le fils de la maison, âgé de dix ans, joue de la flûte avec sa petit sœur pour les invités : les cœurs de ces hommes, qui sont aussi des pères de famille, fondent rapidement et tous se mettent à chanter. Quelle joie de pouvoir faire cela pour ces Africains qui doivent passer des semaines et des semaines à Genève, dans la grisaille et le froid. C'est un vétéran des luttes nationalistes qui prononce un petit discours de remerciements. Il a passé douze ans en prison.

22 novembre. L'épouse d'un des dirigeants africains vient d'arriver à Genève. Une jeune secrétaire suédoise qui l'a connue à Salisbury va lui apporter des fleurs à l'hôtel. Mais Madame est déjà repartie. « Voulez-vous voir son mari ? » lui demande-t-on. Franchissant toutes les barrières du protocole

et des gardes du corps, la jeune fille remet ses fleurs au personnage important qui la reçoit dans son salon ; leur conversation dure quarante minutes. Non sans courage, la secrétaire parle du plan de Dieu pour le Zimbabwe : « Ce ne sera pas le plan de Ian Smith, ni celui de l'évêque Muzorewa, ni celui de M. Nkomo, ni celui de M. Mugabe », dit-elle avec assurance. « J'espère pourtant que Dieu sera d'accord avec mon plan ! » lui répond le leader africain.

23 novembre. Un haut-fonctionnaire international du Kenya vient presque chaque jour nous parler de ses contacts avec les diverses délégations. Il est persuadé que son pays pourrait jouer un rôle important dans l'évolution politique en Rhodésie. N'a-t-il pas connu, lui aussi, dans les années 50, la tragique rébellion mau-mau ? N'a-t-il pas réussi à surmonter le handicap de ces événements dramatiques grâce à la sagesse de Jomo Kenyatta, qui, sortant de prison pour devenir président du Kenya indépendant, invita les blancs à rester sur place et à participer à l'édification du pays ? De fait, beaucoup d'entre eux ont choisi la nationalité kenyane. Aujourd'hui, 70 000 blancs vivent encore dans ce pays, où ils jouent un rôle appréciable. Voilà un exemple pour les colons blancs de Rhodésie.

Au bord de la rupture

2 décembre. On est au bord de la rupture. Sur une question futile, semble-t-il, celle de la date de l'indépendance. Une question de trois mois, en plus ou en moins. Les représentants des guérillas font circuler des proclamations fracassantes. M. Richard part pour Londres afin de consulter son gouvernement.

3 décembre. Un Rhodésien vient nous voir. Cet Africain n'appartient à aucun groupe politique. Mais il connaît presque tous les chefs nationalistes qui ont été ses élèves. Il nous raconte comment il a décidé de venir à Genève « parce que Dieu le lui demandait » pour essayer de créer un climat d'entente. Mais après quelques jours ici il est complètement découragé. Nous l'écoutons longuement, faisons silence, puis nous prions. Il repart « à l'attaque », comme il dit. En nous quittant il s'excuse presque de son découragement en affirmant : « Je sais que Dieu n'abandonnera pas le Zimbabwe. » Ce même jour il a un entretien positif avec un Rhodésien blanc considéré comme un « dur ».

Les représentants du « Front patriotique » (Nkomo et Mugabe) se réunissent sans dis-

continuer depuis trois jours. M. Richard, rentré de Londres, propose une formule de compromis. La conférence est sauvée, mais pour combien de temps ?

De l'huile sur le feu

4 décembre. Il y a quelques jours, une équipe de la télévision suédoise a filmé le dernier raid de l'armée rhodésienne sur les camps de la guérilla au Mozambique. Le film est montré ce soir à l'une des délégations. Certains semblent s'ingénier à verser de l'huile sur le feu.

En même temps, quelques fonctionnaires de la délégation Smith visionnent dans leur hôtel un autre film, *Le Feu de l'Ouragan*, long métrage tourné par le Réarmement moral d'après une histoire qui s'est déroulée au Kenya lors du soulèvement des Mau-mau. Ce film, interdit en Rhodésie, secoue profondément ces hommes.

15 décembre. C'est officiel : la conférence est ajournée jusqu'au 17 janvier. L'ambassadeur Richard va partir pour l'Afrique, où il rencontrera les chefs d'Etat des pays voisins de la Rhodésie. Il se rendra aussi à Salisbury et à Prétoria, sans doute porteur de propositions, secrètes pour l'instant.

Aux journalistes qui l'assaillent de questions, il déclare que l'obstacle le plus difficile sur son chemin est « la suspicion et la méfiance » qui existent entre les parties. Selon lui, rien de moins qu'un « miracle » n'est requis pour arriver à une solution. Mais il tient à souligner ce qu'il y a d'encourageant dans le fait de réunir dans une même salle des hommes qui avaient passé de longues années en prison et celui-là même qui les y avait envoyés.

Le président de la « Conférence méthodiste de Rhodésie », le pasteur Albert Ndhlela, vient de repartir. Il nous a dit sa profonde inquiétude devant le fait que des jeunes Rhodésiens noirs disparaissent en nombre grandissant pour rejoindre les maquisards. Parfois même, affirme-t-il, des classes entières d'élèves prennent le large. Nombre d'entre eux, déjà, ont été envoyés au combat après un entraînement trop sommaire dans les camps. Résultat : ils tombent sous les balles de l'armée rhodésienne, bien équipée et bien entraînée. Que de sang versé !

C'est ce genre de réalités qui nous incitent à espérer qu'une solution rapide ne sera pas retardée par des conflits de personnes ou des hésitations diplomatiques. Et à prier pour cela de tout notre cœur.

Paul-Emile Dentan et Daniel Mottu.

Carlo Carretto était un des responsables de l'Action Catholique italienne. Actif, engagé, il était tout entier à sa tâche, quand l'appel retentit : « Viens avec moi dans le désert ! » Avec les Petits Frères de Jésus, il s'enfonça dans le Sahara « pour apprendre à prier ».

Lettres du désert

Extraits du livre de Carlo Carretto

Quand je suis arrivé au Sahara, il y a cinq ans, je n'aimais pas la nuit. Pour moi, elle s'associait encore trop à la manière de vivre européenne qui n'est certes ni la meilleure, ni surtout la plus propice à maintenir nos nerfs calmes et détendus.

La nuit signifie, pour beaucoup, un travail plus fatigant que celui de la journée, pour d'autres, la dissipation, pour d'autres encore, l'insomnie, l'ennui ou des choses de ce genre, et tout cela sous l'enseigne exténuante des lumières artificielles.

Ici, c'est bien différent.

La nuit est avant tout repos, le vrai repos. Au coucher du soleil, la nature s'apaise, se détend comme sous l'action soudaine d'un signe divin.

Le vent qui, tout le jour, nous a accompagnés de son hurlement et de sa rage, cesse tout à coup, la température s'adoucit, l'atmosphère devient limpide, et partout se répand une grande paix, comme si les éléments et les hommes voulaient se refaire après la grande bataille du jour et du soleil.

Où, la nuit ici est tout autre. Elle n'a pas perdu sa virginité, ni son mystère. Elle est restée telle que Dieu l'a faite, sa créature, porteuse de bien et de vie. (...)

J'ai compris, par exemple, que dans le désert il est plus facile de s'orienter de nuit que de jour, que les points de repère sont infiniment plus nombreux et plus sûrs.

Pendant cinq ans, dont quatre de plein désert pour mon travail, je ne me suis jamais égaré, grâce aux étoiles.

Que de fois, à la recherche d'un campement touareg ou d'une station météorologique, la lumière du jour, le vent du sable, ou le soleil trop haut font perdre la piste.

Eh ! bien, dans ce cas-là, j'attendais la nuit et je retrouvais la route perdue d'après l'orientation précise des étoiles.

La nuit saharienne, avec son firmament, n'est pas seulement un cadran fantastique, pour s'orienter, mais aussi une demeure reposante pour l'âme.

Dans *Lettres du Désert* (Apostolat des Editions, 1975), il consigne ses découvertes qui, bien que présentées dans le cadre de son appel propre, ont une valeur universelle. C'est pourquoi la Tribune de Caux propose ici quelques extraits de ce remarquable témoignage.

Après la journée — dans toute cette lumière — l'âme n'est plus qu'une maison ouverte à tous les vents ou brûlée par le soleil.

Mais la nuit !

Peu à peu, les fenêtres de l'âme se remettent d'aplomb, se ferment complètement ou se trouvent closes à demi par l'ombre du dehors. Et les yeux grands ouverts peuvent, sans effort ni tension, fixer paisiblement les alentours.

Je n'oublierai jamais les nuits sous les étoiles du Sahara. A un certain moment, je me souviens, j'en arrivais à me sentir comme enveloppé par l'ombre, mon amie parsemée d'étoiles.

Où, une ombre amie, une obscurité affectueuse, des ténèbres reposantes et nécessaires à la vie.

En elles, mon activité intérieure n'est ni mortifiée, ni amoindrie. Au contraire, elle peut se détendre, se réaliser, s'accroître, se réjouir.

Je me sens comme dans une maison, en sécurité, sans peur, enveloppé par cette fidélité amoureuse de la nuit amie, désirant seulement rester ainsi pendant des heures et des heures, ne me souciant plus que de sa brièveté, et avide de lire en moi et hors de moi ces caractères et ces symboles d'un langage divin.

La nuit amie est une image de la foi, c'est-à-dire de ce don de Dieu défini par saint Paul « *la garantie des choses que l'on espère, la preuve des réalités que l'on ne voit pas...* ».

Jamais je n'ai trouvé une comparaison plus juste de ma relation à l'Éternel : un point perdu dans l'espace infini, enveloppé par la nuit profonde sous la lumière discrète des étoiles.

Ce point perdu dans l'espace : c'est moi ; c'est l'ombre nécessaire, l'irremplaçable amie, c'est la foi ; ces étoiles, le témoignage de Dieu.

Lorsque ma foi était faible, encore privée d'efforts et d'expérience religieuse, elle pouvait encore me sembler incompréhensible et presque effrayante comme la nuit pour un enfant. Mais maintenant que je l'ai conquise, qu'elle est mienne, j'éprouve une joie à vivre, à naviguer en elle, comme sur la mer. Je ne la sens plus comme une ennemie, elle ne me fait plus peur. Au contraire, elle me donne la joie, parce qu'elle est obscure, et représente la transcendance divine.

Je suis venu au désert pour prier, pour apprendre à prier.

Le Sahara m'a fait un grand don, un don que je voudrais transmettre à tous ceux que j'aime, un don incommensurable, un don qui résume tous les autres dons, le « sine qua non » de la vie, le trésor enfoui

dans le champ, la perle précieuse découverte sur le marché.

La prière est l'essentiel de notre relation avec Dieu.

La valeur de notre foi, c'est la valeur de notre prière ; la force de notre espérance, c'est la force de notre prière ; l'ardeur de notre charité, c'est l'ardeur de notre prière. Ni plus, ni moins. (...)

L'histoire de notre vie terrestro-céleste sera l'histoire de notre prière, une histoire avant tout *personnelle*.

Aucune fleur n'est identique à une autre fleur, aucune étoile à une autre étoile et aucun homme à un autre homme. Et la prière étant le rapport de cet homme avec Dieu, ce rapport est différent pour chaque homme. Aucune prière n'est donc pareille à une autre prière. (...)

La prière unit deux pôles : l'un faible, fragile et minuscule, mon âme ; l'autre immense et tout-puissant : Dieu !

C'est cela qui est grand et surprenant : que Lui, l'immense, ait voulu parler avec moi, si petit ; Lui, le Créateur, avec moi, créature.

Ce n'est pas moi qui ai voulu la prière. C'est Lui qui la voulue pour moi. Ce n'est pas moi qui L'ai cherché, c'est Lui qui est venu à moi. Et je L'aurais cherché en vain s'il n'était venu à moi le premier. L'espérance sur laquelle repose ma prière vient de ce que Dieu désire ma prière. Et si je me rends à son appel, c'est parce qu'il est déjà là à m'attendre. S'il était resté dans son silence et dans son isolement, je n'aurais pas pu rompre le mien. Personne n'a jamais parlé longuement avec un mur, un arbre, une étoile. S'il a essayé, il s'est bien vite arrêté, faute de recevoir une réponse.

Avec Dieu, je parlerai toute ma vie et je n'ai fait que commencer.

Pendant des années, j'avais cru être « quelqu'un » dans l'Eglise. J'avais même imaginé cet édifice sacré vivant comme un temple soutenu par de nombreuses colonnes, petites et grandes et, sous chaque colonne, les épaules d'un chrétien. Et sur les miennes, bien sûr, reposait également une petite colonne.

A force de répéter que Dieu avait besoin des hommes et que l'Eglise avait besoin de militants, nous étions arrivés à le croire.

L'édifice reposait sur nos épaules. (...)

Avec cette mentalité, je n'étais même plus capable de partir en vacances. Je me sentais militant nuit et jour. Et j'avais tellement de travail que pour en venir à bout, le temps ne me suffisait plus. Il fallait courir d'un rendez-vous à l'autre, d'une réunion à l'autre, d'une ville à l'autre. La prière était faite en hâte, les conversations écourtées, notre cœur était agité.

Comme tout dépendait de nous et que tout allait mal, nous avions bien raison d'être inquiets.

Mais qui aurait pu s'apercevoir de cela ? La voie de l'action semblait si juste et si vraie ! (...)

La courbe de ma vie est très caractéristique ; mon premier maître m'avait dit : « Sois premier en tout pour l'honneur du Christ Roi » et le dernier, Charles

de Foucault, m'a conseillé : « Sois le dernier de tous pour l'amour de Jésus crucifié. »

Et il se peut bien qu'ils aient eu raison tous les deux, et que j'ai été moi-même le seul coupable, faute d'avoir compris leur leçon.

J'étais là, en tout cas, agenouillé sur le sable de la grotte qui avait pris les dimensions de l'Eglise. Et je sentais sur mes épaules la fameuse petite colonne du militant. C'était peut-être le moment d'y voir clair.

Je me retirai tout à coup, comme pour me libérer de ce poids. Qu'arriva-t-il ? Tout resta à sa place, immobile ; pas la moindre brèche dans la voûte, par le moindre grincement.

Au bout de vingt-cinq ans, je venais de m'apercevoir que rien ne reposait sur mes épaules, et que la colonne était fausse, postiche, irréaliste, entièrement créée par mon imagination, par ma vanité.

Tout le poids du monde reposait sur le Christ crucifié. Je n'étais rien, absolument rien.

Joie ou tristesse, paix ou guerre, amour ou haine, pureté ou adultère, charité ou cupidité sont d'effroyables réalités qui constituent la ligne de partage des eaux dans le courant de la vie intérieure de l'homme. Vivre les réalités communes de la vie, les rapports avec les hommes, le travail quotidien, l'affection pour les nôtres, tout cela vécu dans un sens déterminé peut engendrer des saints et dans un autre sens des démons.

Jésus de Nazareth nous a enseigné à vivre en saint chaque heure de la journée. Toutes les heures sont bonnes et capables de contenir l'inspiration divine, la volonté du Père, la contemplation de la prière : la sainteté en somme. Toutes les heures de la journée sont saintes ; il suffit de les vivre comme Jésus nous l'a enseigné.

Et il n'est pas indispensable pour cela de s'enfermer dans un couvent ou d'assigner à sa vie des horaires extraordinaires et quelquefois inhumains. Il suffit d'accepter la réalité qui nous vient de la vie. Le travail est une de ces réalités ; la maternité, l'éducation des enfants, la famille avec tous ses engagements sont une autre de ces réalités.

Ces réalités doivent être sanctifiées et l'on doit s'interdire de penser que l'on est saint parce que l'on a prononcé des vœux.

L'étrange mentalité de ceux qui considèrent comme seule matière de vie spirituelle les heures de lecture ou de prière et qui ne tiennent aucun compte des heures de travail et de rapports sociaux, donc des heures en fait les plus nombreuses de notre existence, cette étrange mentalité est cause de graves déformations, de véritables torsions ou, dans le meilleur des cas, de personnalités religieuses anémiques ou rachitiques.

L'homme tout entier doit être transformé par le message évangélique ; il n'y a pas en lui d'action qui puisse être indifférente, tout contribue à le sanctifier ou à le perdre.

« Nous avons cessé de faire partie du camp des Blancs ou de celui des Noirs »

INTERVIEW DE DEUX RHODÉSIENS

A Salisbury, peu avant le début de la conférence de Genève, notre correspondant Peter Hannon s'est entretenu avec deux hommes qu'il avait connus lors de la conférence internationale du Réarmement moral de 1975. Il s'agit de M. Alec Smith, fils du premier ministre rhodésien, et de M. Arthur Kanodereka, trésorier général de l'African National Council (ANC).

Alec Smith : Sans la conférence de Salisbury, une rencontre avec Arthur Kanodereka aurait été impensable.

Tribune de Caux : Vous voulez dire que, dès votre enfance, vous avez uniquement vécu dans un entourage de blancs ?

Alec Smith : Non, car je suis né dans une ferme, et quand j'étais petit j'avais beaucoup de camarades noirs. Pour moi, cela ne faisait aucune différence. Puis est venu l'âge de l'école. Un jour, en rentrant à la maison avec des copains, j'ai dit « salut » à l'un de mes anciens camarades de jeux. Mes amis d'école m'ont demandé pourquoi j'avais affaire avec des noirs. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à faire une distinction entre les blancs et les noirs.

— Vous étiez fier d'être le fils d'un homme politique ?

— Mon père était député. Dès mon plus jeune âge, j'ai entendu parler politique à la maison. Parfois, subitement, des amis me tournaient le dos parce que leurs parents ne partageaient pas l'opinion des miens. C'était blessant pour moi et je me demandais jusqu'où allait leur amitié. Puis mon père devint premier ministre. Cela ne me toucha pas beaucoup au premier abord, mais petit à petit je remarquai un changement d'attitude dans mon entourage. Certains se mettaient en quatre pour obtenir mon amitié. D'autres, quasi automatiquement, me détestaient parce qu'ils n'étaient pas d'accord avec mon père. Enfin, quand on me présentait, il n'était pas rare qu'on me désignât comme le fils de Ian Smith, sans même mentionner mon nom.

Tout cela me fit chercher à tout prix à affirmer ma personnalité. A l'université,

j'avais recruté un petit cercle d'amis sûrs avec lesquels je faisais les quatre cents coups. On commençait à s'apercevoir de mon existence et c'est ce que je voulais. J'étais entré à l'université pour étudier le droit, mais je passais le plus clair de mon temps à enfreindre la justice ! J'avais les cheveux longs et je portais des habits loufoques. Je buvais sec et je me droguais.

— Vous étiez en réaction contre la société ?

— Même pas. A l'époque, ma philosophie était qu'on peut tout se permettre tant qu'on ne cause de tort à personne. Je ne me rendais pas compte de l'influence que je pouvais avoir. Souvent, je faisais parler de moi dans les journaux, au pire embarras de mes parents, mais à ma grande satisfaction. J'étais enfin un individu à part entière.

Ma carrière universitaire se termina en désastre. Je m'étais présenté ivre mort à un examen, et j'avais écrit au professeur pour lui dire que cet examen était stupide. Sur ce, on me conseilla de m'abstenir dorénavant de fréquenter la faculté !

Ensuite, j'ai dû faire mon service militaire obligatoire. J'en ai détesté tous les instants. Cette année sous l'uniforme n'a rien fait pour me guérir. A ma démobilisation, j'étais bourré de haine contre tout le système. Toute ma vie me paraissait détruite, sans espoir et sans but. Je fuyais la réalité à l'aide de la drogue. Une seule chose m'obsédait : le prochain « voyage ».

— Comment avez-vous pu vous en sortir ?

— Arrêté pour trafic de stupéfiants, je fus jugé et condamné à une très lourde amende. Il fallait que je me procure cet argent, sinon c'était la prison. J'ai alors trouvé un travail de photographe, que j'aimais beaucoup. C'était la première fois de ma vie que je faisais quelque chose qui me satisfaisait vraiment. Mais mes problèmes personnels n'en étaient pas résolus pour autant. C'est à cette époque que je me mis à me préoccuper de l'existence de Dieu.

Un jour, j'ai senti comme une force qui me poussait à prendre un Nouveau Testament. Je me mis à le lire. Mon intérêt fut tout de



Arthur Kanodereka

suite très vif. J'ai commencé à sentir la présence et l'influence de Dieu dans ma vie. C'est inexplicable !

Puis j'ai rencontré un homme qui m'a invité dans son église. Et là, je me suis trouvé en face du Christ crucifié. Je savais que quelque chose devait se passer en moi, mais je n'arrivais pas à me résoudre à faire le saut. Pendant deux semaines, je me suis débattu contre ma peur de l'inconnu. Finalement, j'ai donné ma vie à Dieu, et alors je me suis senti réellement libre. Mais que de choses à mettre en ordre !

J'exultais dans ma nouvelle liberté ! J'avais envie d'aborder tous les passants dans la rue pour leur raconter ce que j'avais trouvé. D'aucuns ont dû penser que j'étais un peu cinglé.

Mes parents étaient très heureux du changement qui s'était passé en moi ; mais, parfois, il m'arrivait de déborder d'un peu trop d'enthousiasme. « Tu ne sauras donc jamais rien faire avec modération ! » remarqua un jour mon père.

— Pendant ce temps, sur le plan national, les événements se précipitaient. Aux frontières de la Rhodésie, l'Angola et le Mozambique devenaient indépendants. Toute l'Afrique australe était en train de changer d'aspect. Comment avez-vous réagi face à ces événements ?

— Tout d'abord, chose capitale, les écaïles me sont pour ainsi dire tombées des yeux. J'ai enfin osé voir mon pays et ses problèmes tels qu'ils sont. Je voulais faire quelque chose — sans trop savoir quoi. C'est alors que j'ai vu un film sur la vie du Dr William N'Komo, un médecin noir d'Afrique du Sud, qui avait consacré toutes ses forces à guérir la haine, les préjugés et les divisions raciales de son pays. J'entrevis un lien possible entre la foi que je venais de trouver et ce dont la

Rhodésie avait besoin. Je décidai de me lancer. Je découvris que c'est une chose de donner sa vie à Dieu pour qu'Il vous sorte du pétrin, mais que c'en est une autre de le faire pour que Son autorité s'établisse sur la structure même du pouvoir dans votre pays.

— **Quelles ont été les conséquences ?**

— J'ai pu prendre contact, en décembre 1974, avec quelques Sud-Africains — des blancs et des noirs — qui poursuivaient la même recherche. Nous avons étudié la situation de notre pays et c'est alors qu'a germé l'idée de convoquer une conférence internationale à Salisbury. Elle permit de réunir plus de mille personnes de toutes les races.

— **Et vous, M. Kanodereka, êtes-vous aussi l'un des instigateurs de cette conférence ?**

— Sûrement pas ! Je n'avais aucune intention d'y mettre les pieds. J'avais entendu dire que le Réarmement moral a pour but de ramollir notre passion nationaliste. Mais ma femme me supplia d'y aller. Peut-être dans l'espoir que j'en tirerais profit. Peut-être parce qu'elle et les enfants souffraient de mon amertume.

— **Vous parlez d'amertume. Mais vous êtes pasteur. Comment conciliez-vous cela ?**

— Mon père était évangéliste. J'ai cru devoir marcher sur ses traces. Mais le Christ qu'il servait n'était pas le mien. Je suivis les cours d'une école de théologie réservée aux noirs, n'envisageant ma tâche que dans le cadre de notre communauté. Je n'avais aucun contact avec les blancs et, du reste, n'en souhaitais pas.

Les Anglais nous avaient sans doute aidés à élever notre niveau de vie, mais laissés vivre dans des conditions d'oppression. Les blancs avaient pris les meilleures terres du pays. Je pensais que ma haine était légitime et je cherchais dans la Bible des passages pour la justifier.

Pendant sept ans, j'exerçai mon ministère de pasteur dans une église méthodiste de la région frontalière du nord-est. Quand la guerre éclata là-bas, je fis tout mon possible pour appuyer les combattants de la liberté. Leur cause était devenue la mienne.

— **Sans conditions ?**

— Parfois, je n'étais pas d'accord avec eux. Un jour, ils ont attaqué un village et tué une femme enceinte. Cet acte me scandalisa et j'en parlai dans mes sermons. J'appris par la suite que les guérilleros m'en voulaient à mort à cause de ce que j'avais dit à l'église. Je suis allé dans leur camp leur dire en face ce que je pensais.

Trois fois, j'ai été arrêté par les forces de sécurité gouvernementales pour mes contacts avec les hommes du maquis. Cela ne fit que renforcer ma haine. Mais, en voyant les cadavres, blancs et noirs, je me demandais : « Dieu veut-Il vraiment cela ? »

Un beau jour, grâce à l'insistance de ma femme, je me trouvai donc à cette conférence du Réarmement moral. Je m'assis au dernier rang, stupéfait par ce que j'entendais, par ce que je voyais. Soudainement, ce fut comme si le Christ de mon père devenait le mien. Je Le vis souffrir, non pas pour les noirs ou pour les blancs, mais pour tous les hommes. La question de race ne jouait plus de rôle. Je commençai à voir en chaque personne un être humain, indépendamment de la couleur de sa peau.

Je n'allais pas tarder à être mis à l'épreuve.

— **N'est-ce pas précisément à cette époque que le sang a coulé dans la banlieue noire de Harare au cours d'une émeute ?**

— En effet, ce même week-end, treize personnes de ma propre ville ont été tuées par la police. Vous imaginez mon état d'esprit. Mais j'ai eu l'idée d'inviter Alec Smith à venir avec moi dans mon église pour parler à mes paroissiens. C'était un gros risque à prendre, car je savais qu'il y aurait dans l'auditoire des jeunes qui ne croient qu'en la violence. J'avais peur.

Alec Smith : Et moi donc ! En prenant place dans l'église, je me suis retourné discrètement pour compter du coin de l'œil combien de personnes me séparaient de la sortie si par hasard je devais partir en catastrophe !

Kanodereka : Mais Alec avait eu le courage de venir. Je l'ai présenté comme mon ami et comme un homme blanc changé. Il a raconté son histoire et a été applaudi à tout rompre. L'atmosphère avait changé du tout au tout.

— **Avez-vous poursuivi vos contacts avec les nationalistes ?**

— Je leur ai expliqué que je ne pouvais plus appuyer la violence. Ils m'ont répondu : « Nous devons nous servir du diable pour traverser la rivière. Nous pourrions toujours l'abandonner quand nous aurons atteint l'autre rive. » Je leur ai dit : « Cela ne marchera pas. Nous ne pourrions jamais nous débarasser de lui une fois de l'autre côté, et ce sera notre peuple qui souffrira. »

Ils ne se laissent pas facilement convaincre. Ils m'observaient de près et voulaient voir exactement le but que je poursuivais. Bientôt, ils furent de plus en plus nombreux



Alec Smith

à se joindre à moi. Et maintenant je suis trésorier général de l'A.N.C.

— **J'ai entendu dire qu'il se tient dans votre église des réunions peu ordinaires.**

— Mon église est au cœur d'une situation tendue et j'ai eu la pensée d'inviter tous ceux qui le désiraient, quelle que soit leur origine, à venir chaque dimanche soir y prier pour l'avenir du pays.

On y a vu des supporters de la guérilla et des membres des forces de sécurité du gouvernement. Nous avons eu jusqu'à 800 personnes dans une église qui n'en accueille généralement que trois ou quatre cents.

Après trois dimanches de ces réunions, j'ai demandé à l'assistance de me donner un mandat clair pour me permettre de continuer. Toutes les mains, blanches et noires, se sont levées. J'en fus très ému.

Quand des jeunes viennent pour me faire part de leur révolte contre quelque injustice, je leur conseille d'aller parler à ceux qu'ils considèrent comme leurs ennemis. Je leur dis : « Vous aurez plus de chances de les faire changer d'attitude en vous expliquant avec eux qu'en leur tapant sur la tête. »

Alec Smith : Pour moi, la question est de savoir si notre foi est à la hauteur de la passion qui pousse les jeunes noirs de Rhodésie à tout quitter pour aller rejoindre, au-delà de nos frontières, les rangs de la guérilla. Une fois passé la frontière, il est évident qu'ils subiront des influences de toutes sortes. Mais ils restent Rhodésiens. S'ils partent, c'est à cause des frustrations causées par notre société. Il est bien trop facile de rejeter le blâme sur des gens de l'extérieur pour ce qui ne va pas chez nous. Nous sommes dans une guerre civile, Rhodésiens contre Rhodésiens ; c'est pourquoi la guérison ne peut venir que de nous-mêmes.

Autour du monde avec le Réarmement moral

Les Maoris invitent

Une conférence internationale du Réarmement moral aura lieu à Auckland, capitale de Nouvelle-Zélande, du 8 au 15 janvier. L'initiative de cette rencontre a été prise en partie par des représentants de la minorité autochtone du pays, les Maoris. Ceux-ci ont fait savoir aux chefs indiens du Canada qu'ils seraient particulièrement heureux de les accueillir en Nouvelle-Zélande à cette occasion. L'invitation a été prise en considération par les chefs des tribus du sud de l'Alberta réunis en assemblée. Ils se rendront donc à Auckland dans le cadre des cérémonies du centenaire de l'accord que leurs ancêtres avaient conclu avec la reine Victoria. Ils assisteront en Nouvelle-Zélande aux fêtes rappelant la signature d'un traité analogue entre la reine d'Angleterre et les Maoris.

Tamils et Cinghalais

Un grave conflit sépare la minorité des Tamils vivant à Sri Lanka (Ceylan) de la majorité cinghalaise de l'île. Les différences de langue, de culture, de religion et de race sont profondes. D'aucuns menacent de faire sécession. « Se séparer, c'est tourner le dos

à l'histoire », ont affirmé de jeunes Cinghalais devant 7000 étudiants venus voir des films du Réarmement moral à Jaffna, capitale des Tamils au nord de l'île.

Brésiliens en Europe du Sud

Deux Brésiliens bien connus pour l'expérience des luttes ouvrières et politiques qu'ils ont derrière eux, Nelson Marcellino et Antonio Rodrigues, viennent de regagner leur pays après un séjour d'un mois à Caux et de trois mois en Grande-Bretagne, en France, au Portugal, en Italie et à Malte. Durant leur périple dans ces divers pays, ils ont rencontré de nombreux dirigeants de syndicats et d'industrie et des personnalités ecclésiastiques. Ils ont invité plusieurs d'entre eux à participer à un « séminaire industriel » qui aura lieu au Brésil du 18 au 25 avril prochain.

Tournée américaine

Vingt-cinq jeunes de douze nationalités différentes viennent de passer trois mois aux Etats-Unis dans le cadre d'une campagne d'information du Réarmement moral. Ils

venaient du Canada où ils avaient été les hôtes des chefs indiens de l'Alberta. Ils se sont partagés en quatre équipes qui ont travaillé dans sept Etats. Au moment où l'Amérique se choisissait un nouveau président, ces jeunes ont proclamé leur profonde croyance dans le fondement moral de la démocratie et dans le rôle que les Etats-Unis pourraient jouer pour démontrer face au monde la réalité d'une foi supérieure au matérialisme de droite et de gauche.

Ils ont ainsi pu prendre la parole dans des écoles et des universités, dans des assemblées religieuses, dans les milieux syndicaux et patronaux, rencontrant notables et simples citoyens, parlant à la radio ou à la télévision.

Une soirée mémorable a eu lieu à Norfolk, en Virginie, où les jeunes, parmi lesquels se trouvaient une Laotienne et une Vietnamiennne, ont rencontré l'amiral Denton, le plus haut gradé des officiers américains à être faits prisonniers pendant la guerre du Viêt-Nam. Il a été détenu pendant sept ans au Tonkin, dont quatre dans l'isolement total d'une cellule. Au cours de la soirée, les jeunes Indochinoises ont dit comment elles avaient pu se débarrasser de leur rancune et ont ajouté qu'elles luttent maintenant avec espoir pour bâtir un monde meilleur. L'amiral a répondu qu'il se sentait à l'unisson avec les deux jeunes Asiatiques et qu'ils avaient tous ensemble un même combat à mener contre les forces du mal partout où elles se trouvent.

Dans la capitale fédérale, les jeunes visiteurs ont rencontré des membres du Congrès ainsi que des hauts fonctionnaires du Département d'Etat.

A Minneapolis et Saint-Paul, ils ont eu des contacts suivis avec les dirigeants de la com-



Instantanés de la tournée qu'a faite en Ecosse une jeune équipe internationale du Réarmement moral. A gauche : visite du chantier naval Scott Lithgow à Port Glasgow. A droite, chants et sketches dans une école d'Aviemore.

munauté indienne, dont plusieurs ont l'intention de participer à la conférence qui aura lieu en janvier en Nouvelle-Zélande.

Robert Webb, éditorialiste du *Cincinnati Enquirer*, consacre un article de son journal à la visite d'un groupe de ces jeunes qui comptait deux Philippins, un Maori de Nouvelle-Zélande, le fils d'un chef indien du Canada, et un Lapon de Norvège. Il termine son article par ce souhait : « Ces jeunes rayonnaient autour d'eux une foi contagieuse

permettant d'espérer la solution des plus graves conflits humains. On se prenait à penser qu'ils auraient beaucoup à donner s'ils se trouvaient dans le bureau présidentiel.

« Si Jimmy Carter, le président élu, veut vraiment faire passer un souffle de grandeur à la Maison-Blanche, il voudra peut-être entendre ce groupe. Cela pourrait être d'une grande portée pour lui, comme pour le peuple qu'il va devoir conduire au seuil de son troisième centenaire. »

L'Europe verte... des familles

La construction de l'Europe verte, comme chacun sait, est une véritable course d'obstacles. Pas un mois ne passe sans qu'une nouvelle barricade se lève, au propre ou au figuré. Et pourtant, sans cette Europe agricole, il n'y aura jamais d'Europe tout court.

Les agriculteurs de notre continent, il est vrai, n'ont pas eu autant que d'autres professions l'occasion de se connaître entre eux, de comprendre en profondeur les particularités qui les différencient comme les affinités qui devraient les rapprocher.

C'est dans ce contexte qu'il faut apprécier le séjour que viennent de faire en France, à l'invitation d'agriculteurs et de responsables d'organismes agricoles, huit cultivateurs anglais et suédois, certains accompagnés de leur épouse. Ils sont tous, sur le plan local ou régional, engagés dans leurs associations agricoles.

Après cinq jours en Lorraine, ils se sont rendus dans l'Orne, la Mayenne, le Calvados et la région nantaise. Pour M. Rietzler, directeur de l'ALPA (Association lorraine pour la promotion en agriculture), le voyage comprenait deux volets : la technique et l'homme.

Un programme très complet de visites a amené le groupe dans des fermes aux caractéristiques très diverses, au marché d'intérêt national de Nantes, à l'Institut national de recherches fourragères, dans l'Orne, comme dans des coopératives (laitières, maraîchères, d'insémination artificielle, de viande) dont les structures et le fonctionnement ont vivement intéressé les visiteurs. Le périple a

inclus également les cultures maraîchères nantaises, une usine textile, une installation portuaire, le parc régional de Lorraine.

Second volet, le côté humain et familial. Pour John Bowerman (Dorchester), la générosité et l'accueil des familles et des organismes agricoles ont mis chacun à l'aise et ont touché profondément les cœurs. Nombreux sont ceux qui se sont libérés de toute occupation pour se mettre à la disposition des visiteurs. Une des épouses anglaises a écrit par la suite : « Pour moi, la France n'est pas seulement le pays des hommes politiques astucieux, des étudiants en révolte et de la bonne cuisine. Ce sont des familles, des foyers chaleureux, des gens que je commence à connaître. Cela fait toute la différence. »

Le préfet de la Mayenne a déclaré au cours d'un dîner réunissant le président de la Chambre d'agriculture du département et plusieurs autres responsables locaux : « J'ai acquis l'espoir ce soir que l'Europe des familles sera une réalité bien avant l'Europe économique et politique. » Dans le même sens, le député Huchon, du Maine et Loire, affirmait : « La prochaine phase pour l'Europe émanera des gens de la base, par ce qu'ils entreprendront pour remédier à la crise actuelle. »

Le courant s'est créé, semble-t-il, pendant ces journées. « Je sais, dit Gérard Barbé, producteur de lait en Moselle et administrateur de *Lorraine Lait*, que l'Europe se construit par un dialogue d'Etat à Etat. Mais elle se construit avant tout et surtout par le dialogue qui s'instaure entre les hommes



M. Simon, vice-président des maraîchers nantais (au centre, avec chapeau), reçoit les agriculteurs britanniques et suédois dans son exploitation.

de pays à pays. » De son côté, J.-M. Bastien, président de la Chambre d'agriculture de la Meuse estime que cette rencontre « balaye les idées préconçues que l'on pouvait avoir les uns sur les autres ». L'échange de vues avec M. Guillaume, qui est secrétaire général de la Fédération nationale des exploitants agricoles (FNSEA), et qui siège au Conseil économique et social à Bruxelles, a été une autre occasion d'approfondir l'esprit dont a besoin l'Europe verte.

Quelle suite aura cette tournée en France ? D'abord, une visite-retour d'agriculteurs français en Angleterre. *L'Est républicain* écrit : « Le groupe français sera sans doute accueilli à bras ouverts de l'autre côté du Channel. » Cette seconde étape se situera probablement à la fin de février et déjà quelques cultivateurs cherchent à se rendre disponibles. Les agriculteurs savent que ce n'est pas là chose facile, dans n'importe quel pays. Pour John Bowerman, c'est à la suite d'une réconciliation avec son vacher qu'il a pu quitter son exploitation. Il savait que ses cent vaches laitières seraient bien soignées !

Un cultivateur de l'Orne et sa femme nous écrivent à l'issue de la visite des Anglais et des Suédois : « Nous sommes convaincus qu'en multipliant ces rencontres avec les agriculteurs d'au-delà de nos frontières, et surtout en laissant parler notre cœur, nous pourrions peut-être changer cette Europe agricole dont on parle tant en une Europe plus juste, plus fraternelle, en la mettant surtout au service des pays défavorisés. »

Charles Danguy.

Le berger de l'Europe

par René-François Lejeune

Le 9 mai 1975 nous étions quelque deux cents Européens au Salon de l'Horloge où, un quart de siècle plus tôt, Robert Schuman avait communiqué au monde la Déclaration qui est l'acte de naissance de l'Europe unie. Jean Monnet, tassé dans ses 87 printemps, honorait de sa présence la cérémonie commémorative à laquelle les chefs d'Etat français et allemand prirent la parole. J'abordai l'inspirateur du Plan Schuman avec des paroles de reconnaissance et le vœu que le Ciel lui accorde de nombreuses années de vie et de santé parmi nous. « Ne faites pas ce souhait, me dit-il avec un sourire voilé de tristesse, je n'ai qu'une envie, celle de mourir. J'ai accompli ma tâche. »

Tâche gigantesque qui éclate comme une vaste symphonie dans le volume précieux de ses mémoires*. Cet homme véritable-

ment prodigieux, dont les études se sont arrêtées au collège de Cognac, s'est donné le monde et la grande fermentation économique, sociale et politique du XX^e siècle comme livre de raison et de méditation. Il a su observer les hommes et les choses d'un regard neuf, avec méthode. D'un cœur nouveau aussi, celui de l'homme désencombré de tout préjugé, de toute idéologie, de toute pesanteur d'idées usées, décrépites, révolues. A plusieurs reprises, l'événement a interpellé en lui l'utopiste.

Il s'est alors attaché innocemment, avec la minutieuse ardeur qui caractérisait son action, à susciter l'utopie, c'est-à-dire « le lieu non encore existant ».

D'où vient-il que le jeune et obscur démarcheur d'un alcool fameux, sans diplômes ni appuis, ait pu se hausser jusqu'aux sommets où se décide le sort d'un pays, d'un

continent, d'un monde en construction ? Même quand on a compris la méthode monnetienne, originale et puissante, force est de reconnaître que sa vie est marquée du *fatum* mystérieux qui saisit les destinées exceptionnelles. Il y a des êtres et des moments dans l'histoire qui échappent à la loi commune, à la rationalité des choses et qui témoignent d'un « ailleurs » que le croyant situe sans peine. Monnet est de ceux-là !

L'économie n'est pas aveugle

En 1906 — Jean Monnet a 18 ans — son père, négociant en cognac, l'envoie en Amérique du Nord pour développer le réseau commercial. A Winnipeg, le jeune homme observe un spectacle qui l'impressionne profondément. Les immigrants scandinaves descendent en masse du Canadian Pacific. Ils sont attirés par la perspective de la mise en valeur de terres vierges. « Pour la première fois, je rencontrai un peuple dont l'occupation n'était pas de gérer ce qui existait, mais de le développer sans trêve. » Créer du nouveau, se débarrasser des vieux soupçons ataviques de peuples et de pays pétrifiés dans des structures et des habitudes surannées. Jean Monnet apprend rapidement que « les phénomènes économiques ne sont pas des forces aveugles, qu'ils peuvent être mesurés et orientés ». Il apprend par-dessus tout que « là où règne l'organisation, là règne la vraie puissance ». C'est bien au contact de l'extraordinaire vitalité américaine que naquit sa vision dynamique. Vision du monde débouchant tout naturellement, chez cet être entreprenant, sur une philosophie de l'action qui se place à l'opposé des méthodes officielles héritées du XIX^e siècle. D'un côté, le globalisme de Monnet qui considère concrètement les hommes, leurs besoins, leurs espoirs, leur potentiel ; de l'autre, les politiques qui jugent tout à l'aune des intérêts étroits de la province ou de la nation, sans liaison avec un ensemble, celui d'un continent, d'une civilisation. Et encore moins en relation avec les appels du futur que seuls perçoivent les êtres lucides doués de prophétisme.

Voici le jeune homme génial et « immodeste » allant voir le chef du gouvernement, au début de la Première Guerre mondiale, pour lui exposer l'une des faiblesses de la logistique des Alliés. Il est envoyé à Londres où il aide puissamment à organiser le fret maritime dont dépend l'approvisionnement des armées et des populations civiles. Le voici, au lendemain de la guerre, secré-



Sirman Press

Jean Monnet : « Non pas gérer ce qui existe, mais le développer sans trêve. »

* Jean MONNET, *Mémoires*, 642 p., Ed. Fayard Paris, 1976.

taire général adjoint de la Société des Nations, dont la création suscite la folle espérance de la paix perpétuelle entre les hommes. Durant quatre années, à Londres, puis à Genève, Jean Monnet applique aux problèmes sa méthode globale, issue, au fond, d'une générosité native. Souvent, il est confronté avec les rapaces de la politique et leurs passions étriquées et égoïstes. Sa force, c'est encore son approche méthodique des problèmes, la minutieuse préparation d'une opération, le contrôle, dans les moindres détails, de l'exécution.

La rencontre

Et la « chance ». Le *fatum* déjà mis en lumière. « Je crois que j'ai toujours eu la chance, mais je n'ai pas toujours su dans quelle mesure je l'avais aidée. » Parmi toutes les chances qui ont gratifié ce fils du destin, la plus significative fut la rencontre, sur le chemin de ses songes grandioses, d'un homme politique responsable qui sut reconnaître la force d'une idée, dont Monnet était le porteur, et l'opportunité d'un moment de l'histoire. Sans Robert Schuman, Jean Monnet fût resté l'un des grands commis de ce siècle ; grâce à lui, il est devenu l'un des prophètes des temps nouveaux.

Conquistador de terres vierges, roi sans royaume, aventurier solitaire, Jean Monnet a osé un jour s'enfoncer dans les espaces confus et erratiques de l'Europe ; il a taillé un sentier par où se sont engouffrés peu à peu tous ceux qui rêvent de rendre au vieux continent sa vocation prophétique, une cause nouvelle, un rôle exemplaire.

Cher Jean Monnet, vieux berger de l'Europe, merci pour ces mémoires tout frémisants des riches échos de ce siècle servi par votre intelligence, votre générosité, votre foi.

René Lejeune,

Secrétaire général du Centre
Robert Schuman pour l'Europe.

LU... VU...

Plusieurs lecteurs ont regretté la disparition de cette rubrique. Nous la relançons volontiers, et demandons à ceux qui le voudraient d'y contribuer en nous communiquant, dans l'esprit de ces colonnes, ce qu'ils ont vu, lu ou entendu.

Convaincre et non menacer

Ce sont les pays en voie de développement qui souffrent, plus que nous, de la hausse du pétrole. Elle dessert même les intérêts des pays pétroliers. Car l'augmentation du pétrole rejaillit forcément sur les biens d'équipement qu'ils importent. Le problème est de les en convaincre, et non de les menacer. Il ne faut pas contraindre les pays les plus revendicatifs de l'OPEP à se situer par rapport aux pays modérés dans un climat de surenchère et d'affrontement.

Raymond Barre
cité dans *L'Express*.

Une perspective humaine

Pour toute société, le préalable d'une meilleure qualité de la vie consiste en une réévaluation profonde des valeurs sur lesquelles nous basons notre optique concernant tous les aspects de notre société. Comme la société évolue de façon équilibrée en fonction et du changement des structures économiques et du changement de nos comportements, il est nécessaire d'agir sur ces deux plans pour promouvoir un socialisme démocratique. (...) L'esprit d'ouverture, la tolérance, l'honnêteté et l'amour sont les qualités qui font notre épanouissement. Le socialisme démocratique est une perspective

pour la vie humaine, non seulement un système économique.

Proposition du Comité exécutif du
Parti social-démocrate danois pour
un nouveau « Programme de Principes »

Lumière

Des étudiants de Bombay ont organisé dans l'esprit du Réarmement moral une conférence de cinq jours à l'occasion du Diwali, fête indienne de la Lumière. Thème choisi : « Mieux vaut allumer une chandelle que maudire l'obscurité. »

Croire dans la vie

Aucun art n'est issu du désespoir et nul artiste n'a pu créer à partir d'un vrai désespoir. Etre artiste, c'est croire dans la vie... Je pense qu'un artiste doit être optimiste. S'il ne l'était pas, il ne pourrait pas œuvrer. Un artiste travaille parce qu'il croit que la vie vaut la peine d'être vécue, que son œuvre vaut la peine d'être réalisée, qu'il y a dans le monde quelque chose qui mérite d'être exprimé. C'est dans ce sens que je me déclare optimiste. Mais si par optimisme vous entendez que tout ce qui existe soit parfait, alors non, je ne suis plus optimiste.

Henry Moore.

Tout et rien

L'homme, c'est un ange, c'est un animal, c'est un néant, c'est un Dieu, c'est un néant environné de Dieu, indigent de Dieu, capable de Dieu et rempli de Dieu s'il le veut.

Cardinal de Bérulle (XVII^e siècle)
cité par Georges Hourdin dans
« Dieu en Liberté ».

...ENTENDU

SULZER
chauffage  **climatisation**

Sulzer Frères, Société Anonyme
Dép. Chauffage et Climatisation, Succursale de Lausanne
Avenue Dapples 54, 1002 Lausanne, Case Postale Gare, tél. 021/27 74 11

Le best-seller suisse de 1931 à 1976.

(Un petit livre que personne ne lit et qui pourtant fait paraître le voyage moins long.)

Passenger ticket and baggage check Flugschein und Gepäckschein Billet de passage et bulletin de bagages Biglietto di passaggio e scontrino di bagaglio			085:4210:457:016:3	
Issued by SWISSAIR - Swiss Air Transport Co Ltd			Member of IATA - International Air Transport Association	
Bus departures to the airport Zübingerdienst zum Flughafen Transport pour l'aéroport Trasporto per l'aeroporto			Latest check-in time Späteste Einflugzeit Heure limite d'enregistrement Ora limite di accettazione	
From Von De Da	Travel time Fahrzeit Durée Durata	Departure every Abfahrt alle Départ toutes les Partenza ogni	Airport Flughafen Aeroporto	Time Zeit Heure Ora
1	min.	min.		
2	min.	min.		
For Conditions of Contract see page 7. Verträgebedingungen siehe Seite 5/6. Pour les conditions du contrat voir pages 6-7. Condizioni contrattuali vedi pagine 7-8				

Ce petit livre, nous le vendons depuis 45 ans. Avec un succès toujours croissant. Rien que l'année dernière, nous en avons édité près de trois millions d'exemplaires. Un nombre impressionnant. D'autant plus que cet imprimé compte quelques pages seulement – que d'ailleurs personne ne lit, ou presque. Comment expliquer ce succès?

D'abord, sans doute, par le fait qu'il se renouvelle sans cesse. Aussi souvent que vous l'achetez, il est à chaque fois différent. Il a pour objet tantôt un voyage de Tokyo à Bombay. Tantôt un voyage de Rio de Janeiro à Genève, ou de Genève à New York, ou de Vienne à Bâle. Ou tout autre voyage vers une des 87 destinations de Swissair dans le monde.

Mais il y a une autre raison, plus décisive: bien que ce petit livre analyse chaque voyage le plus succinctement, le plus brièvement possible, il intéresse le lecteur plus intensément que n'importe quelle description touristique. Parce qu'il le concerne personnellement.

Existe-t-il encore une raison? Certainement. Et nous nous permettons de croire qu'elle est déterminante: l'auteur du petit livre est une certaine Swissair.

La couverture de ce best-seller suisse fournit fort peu de renseignements sur Swissair. Essayons de combler cette lacune.

A propos de l'auteur: Swissair.

Fondation en 1931, en Suisse. Développement sain et rapide: la petite ligne aérienne devient compagnie aérienne nationale. Champ d'action: 87 destinations dans le monde.

Grâce à un réseau d'excellentes liaisons, notre auteur fait très tôt sensation sur le plan international. Utilisant des moyens et une technique toujours plus modernes (actuellement le DC-10 et le Boeing 747 B), il étonne les critiques par sa science et sa maîtrise.

Son style dénote une subtile faculté de se mettre à la place des autres. Par exemple, il est essentiel, à son avis, que les gens se sentent à l'aise lorsqu'ils voyagent avec lui. Quelques détails typiques à cet égard: sur les vols long-courriers, deux menus en classe économique, alimen-

tation de régime et kascher sur demande préalable, compartiments fumeurs et non-fumeurs. Dans la plupart des cas, projection de films et huit programmes de musique. Et, à la disposition de tous dans chaque appareil: nécessaire de couture, rasoir, horaire suisse des chemins de fer et des communications aériennes.

Disons pour finir que l'origine suisse de l'auteur se reflète discrètement dans toutes ses œuvres. C'est peut-être, qui sait, une des raisons de sa popularité croissante en Suisse et à l'étranger.

Autres œuvres connues:

«PARS – Programmed Airline Reservations System»: Réservations rapides et sûres grâce au système de réservation électronique.

«Le Flâneur»: 26 villes différentes à votre portée – et à prix avantageux. Vol de ligne et hôtel de première classe compris.

«Cargo». Le fret voyage toujours en première classe.

«Tarif week-end»: Vers 20 villes européennes, jusqu'à 40% meilleur marché.

«SACO – Sample Collections Service»: Pour passer vos collections d'échantillons à la douane avec un minimum de démarches.

«Fly – Drive»: Réservez une voiture de location en même temps que vous achetez votre billet.

«Tarif époux»: Pour 37 destinations européennes, l'épouse accompagne son mari à demi-tarif. (Vols non-stop seulement, billets valables 5 jours.)

«First Class en DC-9»: Confortables compartiments de première classe même sur les vols de courte distance.

Nous vous souhaitons, tout au long de votre prochain voyage, détente et délassement. Après avoir acheté, bien sûr, votre best-seller suisse auprès de Swissair ou de votre agence de voyages IATA.

